

La spirale du regard
Le temps et le lieu de Bernard Émond

Pierre Barrette

Number 102, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24103ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (2000). Review of [La spirale du regard / *Le temps et le lieu de Bernard Émond*]. *24 images*, (102), 50–50.

Le temps et le lieu de Bernard Émond

LA SPIRALE DU REGARD

PAR PIERRE BARRETTE

Horace Miner est un anthropologue américain qui, dans les années vingt, a séjourné dans le petit village de Saint-Denis afin d'étudier la population locale et ses mœurs — exactement comme l'ont fait à répétition depuis une centaine d'années des anthropologues d'ici avec des populations inuites du Grand Nord —, se mêlant à elle et adoptant son mode de vie en accord avec les principes de l'approche participative. Le résultat de son travail est une thèse de doctorat qu'il a défendue à l'université de Chicago, et qui est devenue un classique non seulement dans le domaine de l'étude de la société québécoise, mais un classique de l'anthropologie. C'est le prétexte que prend le cinéaste Bernard Émond, lui-même anthropologue de formation, pour retourner à Saint-Denis en compagnie de l'épouse encore vivante de Miner (elle avait fait le séjour avec lui, dans les années 20). S'il est possible de croire, dans les premières minutes du film, que cette anecdote prendra toute la place, que c'est la mémoire du Saint-Denis du début du siècle que le film cherche à réactiver à travers cette rencontre, la suite prouvera vite que le projet du cinéaste est plus ambitieux et plus intéressant aussi: tracer un parallèle entre les forces de changement actives à l'époque de Miner (la mécanisation, l'exode vers la ville) et celles qui préparent aujourd'hui le monde rural de demain, notamment la désaffection des jeunes à l'égard du travail exigeant et peu rémunérateur de la terre.

Là est tout le talent de réalisateur d'Émond: éviter la vignette historique du type *Les minutes du patrimoine*, qui ne saurait de toute manière que figer ce temps et ce lieu qu'on veut garder vivants, et plonger droit dans la réalité des gens, réalité individuelle d'abord mais qui a tôt fait de déborder le cadre intimiste pour rejoindre les dimensions sociale, économique, historique. Car le regard du cinéaste est lui aussi



JEAN-CLAUDE LABRECQUE

Se faire l'écho d'une parole humble mais universelle.

anthropologique à sa façon, qui tente sans donner de réponse convenue de soulever le problème des rapports complexes entre la tradition et la modernité, entre la continuité et le renouveau. La raison du choix de ce village-là plutôt que d'un autre, on le comprend pourtant tout de suite, c'est la possibilité très «postmoderne» qu'il offre à Émond de se pencher, en tant qu'observateur, sur l'impact qu'avait eu il y a trois quarts de siècle le passage d'un autre observateur, de s'informer auprès des anciens du village de ce qu'il reste de cette onde de choc, puis de relancer le questionnement anthropologique à partir des données factuelles contemporaines. Réfléchissant à la singularité de cette entreprise, on ne peut s'empêcher de penser à *Pour la suite du monde* de Pierre Perrault, qui semble être, pour Émond, plutôt que son modèle une manière d'inspiration à la fois proche et lointaine. À ce titre, la figure de l'épouse de l'anthropologue jouerait en quelque sorte pour Saint-Denis un peu le même rôle que la pêche au marsouin pour l'Île-aux-Coudres: un élément central mais somme toute secondaire qui permet à la vie et à la parole de se déployer, aux différentes strates du temps de se chevaucher, de se télescoper, un élément qui permet que s'ouvre une brèche par où le lieu s'élève au rang de mémoire.

Mais tout cela pourrait rester statique si le réalisateur-observateur n'était pas aussi

un esthète, qui sait quand laisser traîner sa caméra sur un paysage, fixer un décor, isoler un visage, qui voit à suivre les gens dans leurs déplacements à la manière d'un œil qui ne rate rien mais réussit aussi à se faire oublier l'espace d'une révélation, d'un étonnement, d'une rencontre. Toute la beauté d'un cinéma documentaire qui sait dire et montrer sans recourir à la fiction ni à la reconstitution, et aussi peu que possible aux archives, réside là, dans cette omniprésence discrète du regard, cette spirale agile de la pensée en acte qui fouille le réel et suscite l'événement. Ainsi, lorsque le jeune cultivateur, en présence de son père, de sa femme et de son enfant, dans ce lieu mythique de la culture québécoise que constitue la cuisine, parle de son métier, lie son travail à celui de son père et à un héritage qu'il ne peut pas refuser, le spectateur se trouve soudain à réaliser qu'il est là avec Émond dans la posture exacte d'un Miner, participant à la vie autant que l'analysant, dialoguant avec ces gens dans le dessein on ne peut plus noble de se faire l'écho d'une parole humble mais universelle. ■

LE TEMPS ET LE LIEU

Québec 2000. Ré.: Bernard Émond. Ph.: Jean-Claude Labrecque. Mont.: Louise Côté. Son: Marcel Chouinard. 50 minutes. Couleur. Prod.: Lorraine Dufour pour la Coop Vidéo de Montréal. Dist.: Cinéma Libre.